

## INTRODUCTION

**Jean Léo LÉONARD**  
Université de Montpellier 3

### 1. OBJETS, MÉTHODE ET PROBLÈMES

Par *Modélisation Diasystémique* (désormais MD), on entend, entre autres méthodes et productions d'*objets de connaissance*, la conception et la visualisation d'une synthèse de la variation au sein d'un *diasystème* (métagrammaire de dialectes ou de variétés relevant d'un même *Réseau Dialectal* – désormais RD).

Une *modélisation* consiste à rendre compte d'un *observable complexe* à l'aide d'une théorie et/ou d'une méthode (notamment de *visualisation*, en tous cas, de *description* et d'*élucidation* des mécanismes générant la structure complexe en question), qui se doit d'être *cohérente* et aussi *parcimonieuse* que possible. *La carte n'est pas le territoire* : cet adage vaut bien pour la modélisation telle que nous venons de la décrire, a fortiori quand il est question de... géolinguistique, comme ici, dans la plupart des articles de ce numéro de *Verbum*.

La notion même de *diasystème*, proposée initialement par Uriel Weinreich (1954), avec ses catégories phonémiques présentées sous forme de fractions, a constitué en son temps une première modélisation de ce type, davantage abstraite et fondée sur des relations d'équivalence fonctionnelle entre catégories ou unités fonctionnelles d'un continuum dialectal, que la notion d'isoglosses et d'aires géolinguistiques. Bien entendu, rien n'empêchait ensuite, une fois définies les fractions du diasystème (Fig. 1), de les projeter sur des cartes (Fig. 2) – les deux extraits de l'article fondateur de Weinreich sont recopiés ci-dessous sous forme de fac-similé, à de simples fins documentaires, et non d'exégèse.

Given two varieties with identical five-vowel systems, we might construct the following diasystem:  ${}_{1,2}/i \approx e \approx a \approx o \approx u/$ . Now let us assume that in one of the varieties, the front vowel of the intermediate degree of openness is more open than in the other; choosing a phonemic transcription which would reflect this fact, we might indicate the difference in the diasystem thus:

$${}_{1,2} // i \approx \frac{1^e}{2^e} \approx a \approx o \approx u //$$

Given two varieties, one of which (1) distinguishes three front vowels, the other (2) distinguishing four, we might formulate the corresponding part of the vowel diasystem thus:

$${}_{1,2} // \frac{1/i \sim e \sim \text{æ}}{2/i \sim e \sim \text{e} \sim \text{æ}} \approx a \approx o \dots //$$

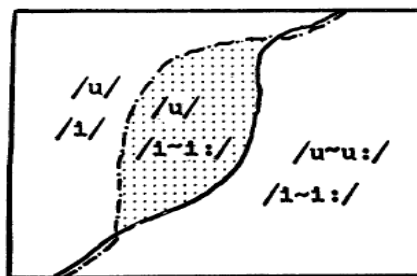
Here is the actual vowel inventory of Yiddish considered as a diasystem of three dialects, 1. Central ("Polish"), 2. Southwestern ("Ukrainian"), and 3. Northwestern ("Lithuanian"):

$${}_{1,2,3} // \frac{1/i: \sim i/}{2/i \sim I/} \approx e \approx \frac{1/a: \sim a/}{2,3a} \approx o \approx u //$$

Figure 1. – Prose et « formules » dans la MD de Weinreich (1954 : 394)

Comme toute modélisation, les fractions produites par Weinreich consistent en une *systématisation* et une *représentation* visuelle (sous forme de prose ou de schéma, ici, les deux) de *relations hiérarchisées* ou *ordonnées* entre des objets comparables – ici, des cognats dialectaux. Il est intéressant de noter que dans cette première tentative de modélisation diasystémique datant de 1954, Uriel Weinreich encourage d'ores et déjà le lecteur à appliquer les « formules » ci-dessus à d'autres composantes de la langue que la seule composante phonologique – à savoir, comme les contributeurs de ce numéro vont tenter de le faire, la morphologie flexionnelle :

« similarly differences in inventories of grammatical categories might be stated, e.g. between varieties having two against three genders, three against four conjugational types, and the like » (*op. cit.*).



Map 5: Non-Congruent Vowel-Length Isoglosses in Language Y

Figure 2. – Projection cartographique d'une MD de Weinreich (1954 : 399)

La notion de *diasystème* était particulièrement féconde, mais peu d'auteurs s'en revendiquent explicitement (hormis Catherine Paris, pour les langues caucasiennes nord-occidentales, et la tradition dialectologique italienne, cf. Grassi & Telmon 1979). Le terme est souvent employé comme allant de soi. Il serait désormais intégré au « sens commun » des linguistes – quoique, principalement, il faut le dire, des dialectologues, car nombreux sont les linguistes non spécialistes de la variation à demander, légitimement, une définition ou une explication, lorsque le terme est utilisé hors du cercle des seuls spécialistes. Cette oblitération dans le champ de la dialectologie peut s'expliquer par le fait que toute computation de différences dialectales envisagées comme un système de fractions, à la façon de la proposition initiale d'Uriel Weinreich reste, somme toute, triviale, et s'applique *de facto* dans les procédures les plus routinières par exemple de la dialectométrie – en dialectologie quantitative –, que ce soit par calcul de l'indice de similarité interponctuelle relative (école de Toulouse et de Salzburg), ou par l'algorithme de Levenshtein (distance d'édition).

Quoique très stimulante, on peut en outre reprocher deux apories (et donc deux *enjeux* pour la recherche) à la notion fondatrice de *diasystème* selon Weinreich :

(a) son caractère principalement *paradigmatique*, ou sa limitation au seul champ des inventaires catégoriels, sur l'axe que Jakobson appelait l'axe des *simultanités* potentielles, ou l'ordre des *commutations*, comme dans les exemples ci-dessus ;

(b) son inaboutissement ou sa déshérence en termes de *simulation* et de *visualisation*, au-delà de la formule de la Fig. 1, restée célèbre, mais orpheline. Qui pourrait citer de véritables avancées dans ce domaine, en dialectologie théorique et descriptive, au-delà ou en deçà de la dialectométrie et de ses splendides artefacts visuels ?

Hormis des tentatives d'adaptation à des diasystèmes comme celui des langues indo-aryennes par Colin Masica (1990 : 244), sous forme de damiers permettant de comparer des modules des systèmes phonologiques ou affixaux de ces langues dans une grille simulant la distribution géographique de ce domaine linguistique, on rencontre peu de visualisations diasystémiques comparables à celles proposées initialement par Uriel Weinreich.

Ce numéro de *Verbum* se veut une avancée décisive de ce dernier point de vue – l'aporie concernant la visualisation des mécanismes génératifs de la diversité dialectale / géolectale. Les contributions présentées ici représentent également une avancée substantielle par rapport à la première des deux apories mentionnées ci-dessus : l'essentiel de la recherche porte sur l'axe syntagmatique, en termes de combinatoire et de règles de sous-catégorisation en morphologie flexionnelle. Quand la phonologie est prise en compte, ce sera toujours dans une perspective intégrée à la combinatoire morphologique.

Un troisième *enjeu* de la MD, outre l'intégration de la micro-syntaxe des combinatoires morphologiques et la visualisation des mécanismes générant

la diversité dialectale – mais qui n’est en rien une aporie du diasystème weinreichien, dans la mesure où la question ne se posait pas dans les termes que nous allons annoncer, à son époque – réside dans la jonction à établir entre dialectologie et typologie linguistique. Or, pour ce faire, la diasystémique revêt un rôle crucial. Elle est plus que toute autre approche à même de favoriser cette conjonction épistémologique. Une véritable modélisation ne doit pas se contenter de *décrire* et de mettre à plat la diversité des sous-systèmes coexistant dans une langue ou dans un RD. Elle se doit de hiérarchiser à l’aide d’un système de contraintes et d’implications, et configurer par des diagrammes autant que faire se peut, les relations entre les sous-composantes du système, dans une perspective de linguistique générale, en passant par ce palier intermédiaire qu’est la dialectologie générale. Une MD heuristique doit dépasser le stade de la seule mise en regard pour s’aventurer vers une *mise en abyme* fondée sur des *principes* (universaux) et des *paramètres* (variables locales, traits typologiques), en tenant compte de *critères* tels que la généralité et la densité des phénomènes, leurs relations d’implication et d’imbrication, les mécanismes de rétraction ou d’expansion des procédés actifs dans le diasystème, comme autant de mécanismes qui font littéralement respirer les complexes de traits typologiques observables dans les langues du monde. Non seulement une telle *diasystémique générale*, associée comme ici à la *morphologie générale*, permet d’envisager le grain fin de la variation typologique des domaines linguistiques, en termes empiriques (domaine roman, slave, kartvélien, fenno-same, quechua, etc.), mais aussi d’entrevoir un *noyau systémique profond* sous-jacent à la mécanique de la diversification des variétés dialectales et des langues, d’une grande densité, peu accessible par d’autres outils d’observation, qui se manifeste par des phénomènes de mise en symétrie vs. asymétrie, métatypie, inversion de pans entiers des complexes catégoriels (phonémiques, prosodiques, morphologiques, etc.) et de leurs expressions sous forme de *types*.

*Position, économie, combinatoire, inférence* et *interférence* deviennent alors les maîtres-mots qui président à l’élaboration de modélisations post-weinreichiennes. Le diasystème gagne alors en *pouvoir explicatif* pour contribuer au développement de la typologie linguistique et, partant, de la dialectologie générale, comme une des dimensions aussi bien empiriques que théoriques de la linguistique générale (Léonard 2012).

## 2. POUR UNE MODÉLISATION DIASYSTÉMIQUE TYPOLOGIQUEMENT ANCRÉE

### 2.1. Motivation d’une MD typologiquement ancrée

La journée d’étude *Modélisation Diasystémique et Typologie* (MDT) qui a servi de tremplin à l’édition du présent numéro de *Verbum* avait pour objectif de résorber ces contradictions de la MD depuis la proposition initiale d’Uriel Weinreich : un formalisme plus esquissé qu’abouti, d’une

part, une visualisation heuristique d'autre part, mais qui relève plus de l'agencement didactique d'aide à la lecture de la richesse des données, que d'une véritable simulation des paramètres simples en amont, dans le noyau du (dia) système, susceptibles de rendre compte de la complexité, en aval.

Une solution parmi d'autres pour relever ce défi conceptuel, qui intéresse autant la dialectologie générale (Léonard 2012) que la typologie linguistique héritée de Joseph Greenberg (1957, 1966), consiste à enrichir l'architecture logique du dispositif, en mettant en valeur les relations implicationnelles entre les paramètres variants, dans une perspective non plus statique de mise à plat des inventaires, mais plutôt dans une approche dynamique, qui rend compte d'interactions au sein d'un réseau ou d'un treillis de mécanismes ou de processus. Dans un tel modèle, le diasystème n'est plus une simple collection d'instantanés structuraux (le vocalisme du yiddish selon Weinreich, les trois strates de marquage datif indo-aryen de Masica, etc.), mais un champ d'interaction de paramètres hiérarchisés, à géométrie variable. Cette approche permet de rendre compte (ou simuler) deux aspects fondamentaux de ces construits abstraits que sont les diasystèmes, en les ancrant « sur terre », pour ainsi dire : d'une part, les phénomènes de métatypie (réinterprétation des structures : réanalyses, réfections, innovations par transfert ou réinterprétation de propriétés structurales, etc.), liés aux systèmes d'apprentissage en situation de contact aréal ; d'autre part, les relations entre principes en GU (Grammaire universelle) et paramètres dans les grammaires locales.

La récolte de résultats devient alors abondante, pour la linguistique générale, car ces simulations ont tout à voir aussi bien avec les questions touchant à la structure des représentations linguistiques (opérations mentales sur les schémas acquis, modèles d'apprentissage) qu'avec la compréhension des rapports très diversifiés que les phénomènes de variation entretiennent avec les invariants du langage. Or, c'est là l'une des pierres d'achoppement de la typologie linguistique, qui s'avère, dans les faits, dépassée par la profusion de solutions alternatives qu'opposent les diasystèmes aux généralisations du typologue sur la base de langues retenues dans les échantillons (comme ceux du WALSH, cf. <https://wals.info/languoid>), prises pour des entités discrètes, alors qu'elles ne sont que des normes locales, dont les hiérarchies internes peuvent être floutées par la richesse de la variation. On fait glisser généralement ce problème sous le tapis, en rappelant que la loi des grands nombres, quand elle joue sur la comparaison interlangue à l'aide de grands corpus représentatifs à échelle mondiale, a tôt fait de résorber ces « impuretés ». Nous souhaitons ici faire sortir de dessous le tapis cette question, afin de débusquer ces mécanismes de variation qui floutent les diagnostics typologiques fondés sur une seule variété contre toutes les autres au sein d'un continuum dialectal.

## 2.2. Méthode

Après de telles déclarations d'intention, il reste à voir *comment faire* ?

Une proposition relativement récente émanait du groupe de Freiburg, en Allemagne, autour de Berndt Kortmann<sup>1</sup>, suite au colloque METHODS XI, organisé à Joensuu, en Finlande. Le volume établit une synthèse greenbergienne entre *typologie et dialectologie*, mais on n'y trouve nulle part l'équivalent d'une modélisation telle que nous l'entendons ici : une simulation de la structure interne des diasystèmes, dotée à la fois d'une valeur générique (grille d'analyse de n'importe quel complexe diasystémique) et d'une valeur heuristique locale (rendre compte de manière aussi exhaustive et précise que possible de la complexité et de l'imbrication implicationnelle des variables ou des paramètres locaux au sein d'un diasystème donné). C'est cette aporie que nous allons tenter de dépasser ici.

## 3. PANORAMA DES CONTRIBUTIONS DE CE VOLUME

L'article qui ouvre ce numéro de *Verbum*, de Marc Duval (Sorbonne Université, STIH), « Homonymie des auxiliaires *être* et *avoir* en Lorraine romane » ne se veut pas seulement un coup de chapeau aux parlers d'oïl de Lorraine, et donc à la région qui héberge l'Université de Lorraine et la revue *Verbum*. Cette contribution traite de variétés d'oïl connues des spécialistes pour la grande richesse de leur morphologie verbale, tant en formes (v. les données du présent article) qu'en catégories (notamment pour les temps du passé, cf. Richard 1973). Il se situe dans la droite ligne de la tradition dialectologique gallo-romane, en problématisant les relations d'homonymie (les fameuses « collisions » phonosémantiques qui furent un objet heuristique pour Jules Gilliéron, le fondateur de la géolinguistique romane) ainsi que les « croisements interparadigmatiques » (en termes gilliéroniens, les « collisions interparadigmatiques »). Son champ d'observables dialectaux relève de la classe qu'on peut qualifier de « formes légères » des verbes : auxiliaires, verbes attributifs, verbes supports. Comme dans la perspective géolinguistique classique, l'incidence de la « langue-toit » (*Dachsprache*), le français – le parler *véhiculaire* –, revêt un rôle important en tant que modèle normatif transcendant la variation des *vernaculaires*. Les données sont principalement de seconde main, de diverses époques, mais l'auteur a réalisé de nombreuses enquêtes de terrain avec des locuteurs – il connaît cette phénoménologie sous tous ses aspects empiriques.

Avec cette contribution, le lecteur se trouve dans une position confortable pour une entrée en matière dans le jeu d'intrications entre *modèles gram-*

---

<sup>1</sup> Cf. <https://www.frias.uni-freiburg.de/en/the-institute/structure-and-organisation/board-of-directors/kortmann> et [https://www.anglistik.uni-freiburg.de/seminar/abteilungen/sprachwissenschaft/ls\\_kortmann/](https://www.anglistik.uni-freiburg.de/seminar/abteilungen/sprachwissenschaft/ls_kortmann/)

*maticaux* et *aréologiques* (ou *aires*, ici aires morphologiques), au sein d'un diasystème, dont il maîtrise les prémisses empiriques.

Une citation d'un des premiers dialectologues spécialistes des parlers de cette région résume d'ailleurs à merveille une notion transversale à la plupart des articles de ce numéro – la *métatypie* (émergence de formes nouvelles par transfert et réanalyse de types dialectaux véhiculaires ou vernaculaires) :

« Je me rappelle quelques anciens du village, bien respectables compatriotes qui, voulant s'exprimer parfois en français, employaient cette forme patoise, qu'ils traduisaient littéralement, ce qui ne manquait pas d'exciter parfois une certaine hilarité : si vous aviez été (eu) trois atouts, vous auriez été (eu) trois bêtes. (Au jeu de la bête ombrée.) » (Haillant 1885 : 376)

Tout comme dans la doctrine (au sens kuhnien, paradigmatique du terme) de Jules Gilliéron, les champs d'homonymies en relation de coexistence mais aussi d'interférence au sein du RD sont illustrés par des données telles que celles du tableau 1 des *homonymies*, que l'auteur commente en ces termes :

ÊTRE	AVOIR	ÊTRE	AVOIR	ÊTRE	AVOIR
P1	P1	P1	P1	P1	P1
P2	P2	P2	P2	P2	P2
P3	P3	P3	P3	P3	P3
P4	P4	P4	P4	P4	P4
P5	P5	P5	P5	P5	P5
P6	P6	P6	P6	P6	P6
PP	PP	PP	PP	PP	PP

Homonymies (Duval) ; P = Personne, PP = Participe Passé

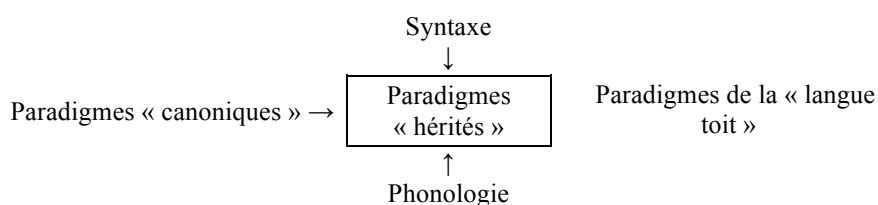
« Le premier modèle, existant en Lorraine, est aussi celui du français standard : les formes des auxiliaires restent distinctes.

Le deuxième est celui du nord de la Meuse et du Pays gaumais en Belgique avec des formes homonymes de P2 et P3, tandis que le troisième représente la partie occidentale des Vosges, caractérisée par des cas d'homonymie du participe passé et de P5. »

Divers modèles de conjugaison des verbes légers entrent donc en lice dans un espace géolinguistique – et donc, de géographie humaine, tissée par des relations entre villes et campagnes, hameaux et bourgs, et la mobilité des locuteurs dans des zones économiques et socioculturelles en intercomplémentarité.

L'auteur prend soin de distinguer trois fonctions fondamentales de ces items diasystémiques en tant qu'auxiliaires, verbe attributif ou verbe support : autant de verbes outils dont il s'agit de déterminer les « contraintes sélectionnelles » – ce que les tenants de modèles générativistes, comme dans

les articles 2, 3 et 4 de ce numéro appelleront les « Règles de Choix de Radicaux », ou RCR, autrement dit, des règles de sous-catégorisation ou de combinatoire –, dans une perspective de morphologie générale (principes universaux régulant les fonctionnements paradigmatiques dans les langues du monde de type flexionnel). Comme dans l'article de Flore Picard sur la flexion same, l'auteur met en regard les paradigmes canoniques ou attendus avec les « paradigmes aberrants », en passant par les paradigmes hérités, déterminés par des contraintes aussi bien syntaxiques que phonologiques, tout en tenant compte de l'incidence de la « langue toit », selon ce modèle (légèrement remanié) :



Outre son ancrage en domaine roman, sans doute plus transparent pour le lecteur non initié à des domaines extra-indoeuropéens (articles sur le svan, le same, le quechua ou le chinantec et l'amuzgo) ou au balto-slave (article sur la flexion slovène), cette première étude regorge de données et de considérations philologiques fines issues de la tradition de recherches des premiers dialectologues du domaine d'oïl occidental (Adam 1877, 1881 ; Haillant 1884). L'auteur tente, comme les autres contributeurs, de proposer un *parcours diasystémique*, une *narration* heuristique permettant de saisir les grandes lignes de la diversification du diasystème. Cette dimension projective contribue au même titre que la visualisation des mécanismes de diversification à comprendre les dynamiques structurales en jeu dans un RD des langues du monde. Marc Duval suggère ainsi un « scénario plausible » pour une explication systémique de faits qui paraissent bien déroutants de prime abord, qui trouvent une explication notamment dans l'application de règles morphologiques (que nous appellerons bientôt RMP), telles que des phénomènes de « resegmentation » : mécoupures, « cuirs » ou liaisons en *-t*, « velours » ou liaisons en *-z*, aphérèses, ou de métatypie à travers l'influence du participe passé ou de formes davantage « marquées », telles que les pluriels de 2<sup>e</sup> personne. L'article déploie une riche batterie d'énoncés en graphies du XIX<sup>e</sup> siècle, ce qui permet d'intégrer la perspective syntaxique et intensifie le « plaisir du texte » que procure cette contribution exemplaire sur l'intrication des facteurs présidant à la diversification d'un diasystème, en tenant solidement les rênes d'un carrosse facile à suivre, à travers des contrées proches : le module des « formes légères » de la flexion verbale d'un dialecte gallo-roman d'oïl. Marc Duval se garde bien de n'appuyer son



analyse de la complexité que sur un seul facteur (par exemple, la métatypie) : comme dans les autres analyses, la multicausalité, à travers de multiples dimensions de la structure des langues, rend compte de la complexité des faits.

La seconde contribution est complémentaire de cette entrée en matière passant par la Lorraine, sur le plan de la modélisation *modulaire* de la flexion verbale dans un RD au sein des langues du monde, tout en ouvrant la perspective vers un horizon empirique non-indoeuropéen, en l'occurrence, sud-caucasique (svan, langue kartvélienne). Anaïs Tran Ngoc (Université de Nice Sophia-Antipolis, UMR 7320 *Bases, Corpus, Langages*), dans « Application d'une modélisation diasystémique à la conjugaison svane (kartvélien) : catégorisation et visualisation », traite de la diversité des « formes lourdes » ou des radicaux lexicaux (allomorphie radicale) de verbes majoritairement non auxiliaires : son article « application d'une modélisation diasystémique sur la conjugaison svane » traite principalement de la métatypie des « formes lourdes », autrement dit, des radicaux lexicaux dans le RD svane, langue de même famille que le géorgien, quoique très diversifiée aussi bien en tant que domaine dialectal que vis-à-vis des autres langues kartvéliennes.

Le RD svan représente en effet un complexe devenu quasiment légendaire, pour les caucasologues, de dialectes « montagnards » de la chaîne du Grand Caucase. Sa variation est cependant encore peu connue hors du cercle restreint des spécialistes de langues du Caucase, mais on sait à quel point il est exemplaire de processus de diversification interne des langues, d'une manière analogue, pour les romanistes, à la diversité et à l'idiosyncrasie mêlées des variétés de gascon pyrénéen au sein du RD occitan (cf. le « gradient de gasconité », particulièrement complexifié dans les Pyrénées orientales gasconnes, qui est le point fort du vol. IV de l'*Atlas Linguistique de Gascogne*). A la différence que nous sommes là face à un système flexionnel exemplaire, du point de vue de la linguistique générale, par l'incidence limpide des facteurs morphosyntaxiques (accord de personne et de nombre) et morphosémantiques (actance et complexe aspect / temps / mode) qui composent, dans toutes les langues kartvéliennes, une architecture rigoureuse de principes réguliers d'organisation paradigmatique. L'auteure a bénéficié d'un appui financier et scientifique à l'occasion du projet IDEX-Emergence<sup>2</sup> de Sorbonne Université, de 2017 à 2018 pour s'initier au géorgien, et elle a pu travailler sur des données svanes de première main recueillies auprès de locuteurs et de linguistes svanes par Jean Léo Léonard et Tamar Makharoblidze à diverses occasions (enregistrements réalisés à Tbilissi, Paris et Kutaïssi, en 2018-2019). Dans ce cas précis, l'incidence de la « languetait », le géorgien (ქართული ენა ou *kartuli ena* « langue géorgienne »),

---

<sup>2</sup> Projet LaDyCa : *Language Dynamics in the Caucasus*, cf. rapport d'activité sur : <https://kadmos.iliauni.edu.ge/index.php/kadmos/article/view/286>

intervient à un niveau supérieur à celui des usages : au niveau de l'architecture métalinguistique, par l'application d'une « grammaire géorgienne généralisée » sur les données svanes.

Son objectif est de poser les bases d'une modélisation moins sujette au biais introduit par les descriptions canoniques des systèmes de conjugaison des langues kartvéliennes, encore trop organiquement dépendantes de la tradition grammairienne géorgienne, qui peut se vanter d'une grande profondeur historique, depuis le vieux géorgien (V<sup>e</sup> siècle après J.-C.) jusqu'à la langue moderne, qui a traversé l'histoire en résistant à toutes les pressions assimilatrices qui ont pesé sur l'espace national géorgien – y compris le russe. Il faut, pour ce faire, maîtriser les structures de ces langues (outre le géorgien, les langues zanes – mingrélien et laze – et le svan), qu'elle a étudiées dans le cadre de sa formation en Master 2, mais aussi l'alphabet géorgien, et parvenir à une synthèse qui tire le meilleur parti des multiples descriptions grammaticales de chercheurs géorgiens (Shanidze, Makharoblidze), nord-américains (Aronson, Tuite), européens (Vogt, Lafon), pour n'en citer que quelques-uns.

Il faut explorer des pistes au-delà de cette « grammaire géorgienne étendue » que constitue la vulgate des descriptions en vigueur. La contribution d'Anaïs Tran Ngoc est donc à la fois exploratoire et exemplaire, par la densité du processus de recherche qui sous-tend les résultats présentés ici. On notera l'ingéniosité des artefacts et des procédés tabulaires et graphiques de visualisation des mécanismes de jonction entre les RCR et les RE (Règles d'Exponence : combinatoires portant sur l'union des affixes et des clitiques avec les allomorphes radicaux), tout en intégrant les RMP. L'approche typologique, par types de *schèmes concaténatifs*, à partir de *schèmes simples* (type A, type B, et combinaisons multiples de ces structures élémentaires et de leurs variantes) relève à la fois de la typologie linguistique et de la procédure de découverte offerte par le modèle PFM/MFP. De ce point de vue, – résolument expérimental par la complexité des procédés de visualisation mis en œuvre, et foncièrement empirique, par la nature des données, toutes de première main, mobilisées pour l'analyse diasystémique, – cet article représente une avancée aussi bien pour la dialectologie générale, à travers le prisme d'un de ses outils d'observation, la MD, que pour la linguistique générale, ainsi que pour la connaissance de la diversité interne des langues sud-caucasiennes, dont le projet LaDyCa a révélé les lacunes à ce jour, malgré la quantité considérable de travaux accumulés sur le géorgien et sur les langues zanes.

Cette avancée épistémologique et empirique trouve une continuité dans l'article de Flore Picard (Sorbonne Université, STIH) sur la modélisation du verbe same (finno-ougrien, autrement dit, uralien) « À l'intersection entre complexité flexionnelle et complexité diasystémique : modélisation du verbe same », à travers une approche qui combine données de seconde main (diverses sources) et de première main (terrains réalisés par l'auteure en

Suède et en Finlande entre 2017 et 2019 dans le cadre de la préparation de sa thèse, financée par un contrat doctoral de Sorbonne Université). D'un point de vue cumulatif, en relation avec la perspective qui nous intéresse ici, l'un des apports majeurs de cette contribution intitulée « À l'intersection entre complexité flexionnelle et complexité diasystémique : modélisation du verbe same » tient dans sa vision des relations aréologiques (ou dynamiques géolinguistiques) entre les différents « dialectes » (au nombre de neuf) ou « langues » sames (pour ainsi dire « linguèmes », cf. article de Léonard & Perko). D'un point de vue épistémologique, la grande harmonie qui résonne à travers cet article est l'application de la Théorie de la Complexité, ou Théorie des Systèmes Complexes, utilisée ici de manière implicite, dans un esprit de vulgarisation méthodologique.

Le RD same est généralement décrit selon une configuration géolectale qui oppose une aire centrale, au nord (le same nord, principalement parlé en Norvège, mais valant pour une « langue-toit » endogène, dans une relation de diglossie enchâssée en relation avec les langues des Etats-nations scandinaves de cette région subpolaire : suédois, norvégien, finnois et russe), à deux « aires latérales » – selon le terme consacré par Matteo Bartoli et la néolinguistique en géolinguistique. Ces aires périphériques se laissent définir comme d'une part un flanc occidental (same de Lule, Pite, Ume, same sud) et un flanc oriental d'autre part (same d'Inari, Skolt, Kildin, Ter). Flore Picard montre que la complexité aréologique – composante de la complexité diasystémique – de l'ensemble de l'aire same est bien plus intriquée que ne le laisse supposer cette facile répartition géographique, basée sur une poignée d'isoglosses principalement phonologiques.

La MD en morphologie flexionnelle est particulièrement probante à cet égard. Selon elle, un « linguème » comme le dialecte situé en Finlande autour du lac Inari, constitue un maillon stratégique qui creuse la bipartition entre l'est et l'ouest du domaine, en inversant nombre de mécanismes constitutifs de la tripartition aréologique canonique – une aire « réversible » ou « aire-miroir », en quelque sorte, qui inverse la logique d'agencement des paramètres typologiques communs. Cette inversion paramétrique trouve un écho jusqu'à l'extrême sud-ouest du RD, à travers certaines caractéristiques de la variété méridionale, ou same sud, au centre de la Suède, qui constitue une sorte de matrice résiduelle d'un prototype diachronique – la théorie classique des « normes aréales » de Matteo Bartoli, dont il sera abondamment question dans l'article suivant, se trouve ainsi confirmée, mais dans des termes bien plus systémiques, et donc structuralistes, que ne pouvait l'envisager en son temps le maître de la néolinguistique.

De ce point de vue – la caractérisation des aires d'un point de vue strictement systémique, fondé sur une *taxinomie* de *paradigmes* et de *procédés* de *formation* en morphologie flexionnelle –, autrement dit, la « *structuration diasystémique* des Classes Flexionnelles (CF) » fonde, a posteriori, la *struc-*

*ture des classes de linguèmes* au sein d'un diasystème, sur le plan structural, ou sur le *plan géolinguistique*, d'un RD.

Il faut, pour comprendre les vertus heuristiques de cette approche, scruter les *fluctuations géométriques* entre caractéristiques des différentes CF, de la Figure 2 à la Figure 7 de l'article de Flore Picard. Cette *géométrie variable* de la *complexité des ordres paramétriques* fondant les CF d'un linguème (ou « dialecte ») à l'autre conforte les propositions des précédentes contributions, en relai avec la modélisation des conjugaisons svides, qui se fondait également sur des « formes lourdes » au sein du lexique d'une langue, envisagée du point de vue de sa profondeur de champ diasystémique, à la manière d'un hologramme. Dans sa conclusion, l'auteure revient à des questions simples, qui n'en traduisent pas moins la quête des ressorts de la complexité aréologique et diasystémique :

« [Première question :] les différentes langues svides ont-elles conservé un système flexionnel verbal unique et uni, avec des variations minimales, ou les processus de différenciation amènent-ils à les analyser comme plusieurs systèmes réellement distincts ? S'il s'agit de systèmes distincts, comment peut-on les formaliser de manière comparable, pour pouvoir en faire une analyse commune ? [...] La seconde question, sous-jacente à cet article et à l'ensemble de cet ouvrage, est méthodologique et dépasse le cadre de l'aire svide : confronté à un système dialectal tel que celui esquissé dans ce travail, quel type de modèle peut permettre une analyse diasystémique ? Une fois établie la comparaison des systèmes flexionnels des différentes variétés, par quels modes d'analyse et de visualisation peut-on rendre compte de la configuration du diasystème ? »

La valeur d'une recherche se situe dans sa capacité de *questionner* le réel – outre le simple exercice de le représenter à l'aide d'artefacts permettant la seule *intellection*. Une des conséquences épistémologiques qui devrait servir de leçon à la pensée postmoderne actuelle, qui tend à renier l'existence même des systèmes, en alléguant de la labilité (autrement dit, imprévisibilité) et de la complexité des langues et de leurs dynamiques de miscégénération ou de contact, à travers les réponses que les articles de ce volume apportent à ce scepticisme anti-système est que la variation, aussi intense soit-elle, n'invalide aucunement ni les notions de structure, ni de système, bien au contraire (cf. Léonard 2017).

L'article de Flore Picard suggérait par la mise en abyme de divers *schèmes d'organisation diasystémique* de la flexion verbale svide, qu'une analyse de la *structure interne des taxonomies* concurrentes de CF au sein d'un RD finissait par révéler une *tension structurale* entre *systèmes dynamiques déterministes*, prévisibles dans leurs mécanismes évolutifs, et des *systèmes erratiques*, disjonctifs par rapport à l'évolution canonique, autrement dit, *atypiques, inversés, résiduels* ou, en termes triviaux, en rupture de ban avec la « norme évolutive » que représentent les « systèmes centraux ». Tout comme dans l'article d'Anaïs Tran Ngoc et de Flore Picard, le modèle

théorique mis à contribution est PFM (*Paradigm Function Morphology*) – la *Morphologie des Fonctions Paradigmatiques* (MFP) – ce modèle théorique sera donc désormais abrégé en PFM/MFP. Mais cette théorie n'était évoquée qu'en tant que grille d'analyse sous-jacente, sans en faire apparaître le formalisme, qui aurait pu déconcerter le lecteur non averti.

L'article de Jean Léo Léonard (Université de Montpellier 3, Dipralang) et Gregor Perko (Université de Ljubjana), « Esquisse d'une modélisation diasystémique de la conjugaison slovène » vient compléter cette approche, en révélant le mode opératoire PFM/MFP de manière plus explicite. Sur le plan empirique, le domaine étudié – slave, et donc indo-européen – fera office de sas de décompression, après deux études portant sur des langues non indo-européennes (svan et same) très différentes l'une de l'autre sur le plan typologique, quoique toutes deux hautement flexionnelles.

Cette fois, la phénoménologie sera de type plus résolument flexionnel-fusionnel, à travers les données d'une langue slave méridionale, envisagée, en outre, dans une perspective plus large (balto-slave). Il s'agit encore de flexion verbale, et de « formes lourdes » principalement. De manière cyclique, comme dans l'étude de cas svane, nous aborderons la question de la modélisation des CF d'un point de vue métalinguistique critique.

Après une présentation du RD slovène (sections 1 et 2), nous déclarons les variables d'une analyse selon le modèle PFM/MFP (section 3), en termes de traits et de valeurs morphosyntaxiques (personne, nombre) et morphosémantique (aspect / temps / mode ; fini vs. non fini), que nous confrontons à des approches « classiques », issues de l'époque des Néogrammairiens (section 4, et transposition PFM/MFP dans la section 5), pour tenter une synthèse aussi bien des modèles taxinomiques (ou systèmes de CF, autrement dit, « conjugaisons » du slovène) que de cette quadrature du cercle que constitue la visualisation d'un système en cascade représentant les différents types diasystémiques existants (section 6).

Pour ce faire, nous utilisons un graphe implicationnel, ou « graphe d'Haspelmath » (section 7). Cet artefact permet de hiérarchiser les paramètres typologiques selon un circuit d'options intriquées de manière ordonnée, en cascade, balisant les paramètres typologiques selon des « parcours » optionnels – on retrouve là encore la notion de géométrie variable au cœur des procédés de représentation du diasystème.

Un autre procédé mis en œuvre tient dans les formules déclaratives décrivant les principaux paramètres, en termes de combinaison entre RCR et RMP – typique des mécanismes de diversification des CF dans les langues de type fusionnel, qui ont la propriété d'ajuster les RE en fondant les exposants dans les allomorphies radicales. Ces lignes déclaratives, ou formules paramétriques se veulent parcimonieuses : elles extraient des tableaux de données les variables stratégiques de diversification des *linguèmes* constitutifs du diasystème.

La démonstration n'opère pas ici sur des langues qui seraient peu familières (ou insolites) pour le lecteur : elles mobilisent des catégories phonologiques et grammaticales bien connues dans la tradition grammairienne des slavissants et des indo-européanistes. L'apport de cet article à forte teneur méthodologique, et en partie expérimentale, en raison de la nature même des données (de première et seconde main pour les dialectes centraux, grâce à la compétence polylectale de Gregor Perko, de seconde main pour les variétés périphériques), tient dans cette synergie entre tradition comparatiste et philologique et nouveaux modèles en morphologie générale (PFM/MFP), et dans la proposition de paramètres décrits de manière parcimonieuse dans des formules déclaratives, qui saisissent les *traits forts*, ou compacts, des dialectes du domaine étudié, au-dessus de la mêlée de *traits faibles* (dans le sens de « faiblement caractérisant »), ou diffus, sur le plan géolectal.

Une fois de plus, le modèle de Meyer & Paris des débuts de la dialectologie, qui stipulait la primauté du continuum sur la discontinuité des dialectes, est battu en brèche. Les dialectes existent bel et bien, et sont des phénomènes émergeant dans des bassins de traits avec des forces inégales, d'extension géosociale diversifiée.

La contribution suivante, de Tania Paciaroni (Université de Zurich), « Nouvelles approches en géolinguistique : la hiérarchie d'héritage projetée sur le réseau dialectal abruzzais », tente de répondre à des questions analogues, sur la caractérisation typologique ou la subtile dialectique d'idiosyncrasie et de convergence entre variétés dialectales d'un RD, à partir de données italo-romanes – nous revenons donc à un domaine empirique plus aisément accessible. Tout comme dans les articles sur le svane, le same et le slovène, c'est une théorie récente en morphologie flexionnelle qui est implémentée ici : la Network Morphology (NM), ou Morphologie Réticulée (MR) – désormais, NM/MR, en partie issue du modèle PFM/MFP –, qui constitue une avancée et une mise à jour des modèles Mots et Paradigmes de ces deux dernières décennies, avec en outre, une forte orientation algorithmique, dans les moutures les plus sophistiquées. Cette méthode, on l'a vu, se fonde sur l'établissement de classes flexionnelles, ou CF, composant une taxinomie de paradigmes discrets, identifiables à des listes de propriétés structurales, réparties dans le lexique (radicaux) et dans des batteries d'exposants (affixes ou clitiques, ici suffixes mais aussi procédés d'introflexion). On décrit la complexité selon une dynamique de cumul et de diversification des types et sous-types à partir de conditions initiales.

L'auteure teste le caractère heuristique de la défektivité (paradigmes « défaut ») en morphologie diasystémique. Elle cherche à caractériser les valeurs diasystémiques de traits structuraux dans des hiérarchies d'héritage, selon un modèle en cascade, dont les fig. 2, 3-6 sont autant de moments de l'observation du châssis catégoriel qui prédomine dans le diasystème. Elle se donne les moyens de quantifier la répartition des CF substantivales par formes pleines (tableau 14) et par genre (tableau 15) dans la variété Ripano,

qui lui sert de prisme pour scruter la trame taxinomique du RD abruzzais, dont elle recherche les « variétés clés » et d'éventuels systèmes « isolés », qui pourraient faire écran à l'analyse, rendant opaque à première vue « un noyau structural robuste ». Tout comme dans l'article de Flore Picard, la dimension Systèmes Complexes, ou Théorie de la Complexité, est présente en filigrane dans cet article, d'une solidité empirique à toute épreuve.

Avec l'article d'Alexis Pierrard (Laboratoire de Phonétique et Phonologie, UMR 7018 & Université de Caen), « Approche diasystémique des phénomènes de voisement en quechua bolivien méridional », nous quittons les modèles taxinomiques d'analyse de la morphologie flexionnelle pour recentrer la focale sur les relations complexes qu'entretient la phonologie pure, dans toute son *expression allophonique*, avec la morphologie, dans ce domaine restreint qu'est la *jonction* entre des radicaux peu variants (le quechua étant de type « agglutinant », donc incrémentiel) et des suffixes d'accord de personne / nombre (-*chik*) et ATM (-*chka*). C'est à une plongée dans la *labilité* relative des *traits distinctifs* de divers ordres de hiérarchie structurale au sein d'un *bassin de traits typologiques et diasystémiques*, que l'auteur nous invite, en domaine andin. Les données sont entièrement ancrées dans un terrain de première main, de sociophonétique fine, systématiquement vérifiées sur PRAAT (cf. <https://www.fon.hum.uva.nl/praat/>). L'étude ne néglige pas pour autant l'état de l'art, et prend pour point de départ une série de travaux sociolinguistiques échelonnés dans le temps, par divers spécialistes. Une enquête de première main vient donc se projeter et s'appuyer sur un éventail de données accumulées, valant pour « seconde main de diachronie récente » – depuis les années 1970, donc sur une tranche temporelle de plus de 50 ans.

C'est aussi l'occasion de confronter les résultats d'une analyse phonémique de l'allophonie segmentale, impliquant une allomorphie des RE, avec les *réalités socioculturelles*, voire *ethnolinguistiques*, ou, pour parler de manière quelque peu précieuse, mais précise, *écolinguistiques* (les sociétés et leurs langues dans leur environnement naturel, impliquant ressources partagées, échangées, et interactions ainsi que relations de pouvoir et de solidarité). Nous avons commencé à aborder cette interface, dans l'article de Léonard & Perko, en caractérisant les régions slovénophones, en décrivant succinctement quelques caractéristiques des paysages et des facteurs externes. Dans cette étude de cas andine, l'auteur maîtrise avec brio lesdits facteurs, s'étageant sur tout le spectre social – pour ne pas dire l'hologramme écosocial et écolinguistique : rural vs. urbain, femme vs. homme, indigène / « cholo » vs. métis, montagne vs. vallée, etc. L'auteur mobilise une érudition philologique analogue à celle dont font montre d'autres contributeurs/-trices, comme Marc Duval, Russo & Prémat, dans leurs domaines gallo-romans respectifs. La diasystémique générale conflue avec la sociophonétique et son éventail de variables ethnosociales, à la manière du covariationnisme labovien de l'époque de l'étude pionnière sur le changement

linguistique *in situ* et en temps réel à Martha's Vineyard. Sauf que dans ce cas précis, la texture labile, imprédictible, de la variation, y questionne les catégories toutes faites. Un défi pour l'apriorisme corrélationniste labovien, qui voudrait que facteurs internes et externes aient une incidence mutuelle tangible, qui permette d'observer le changement linguistique en cours, comme on assisterait à un match sportif – selon la logique *d'un jour aux courses*. Un apriorisme de bon ton structuraliste, inspiré de son maître... Uriel Weinreich, qui dirigea la thèse que William Labov soutint en 1964.

La confrontation de multiples idiolectes (cf. Tableau 1) et l'éventail cartographique déployé par l'auteur (cartes des Figures 1-3) permettent à Alexis Pierrard d'ancrer dans la géographie physique et humaine de la région andine observée sa synthèse pondérée de la distribution dialectale des allophones sourds et voisés des attaques (consonnes initiales de syllabes) suffixales analysées – et ce pour une langue dont la typologie exclut, au niveau phonémique, le voisement. A. Pierrard aboutit à cette conclusion, dont on retiendra le caractère heuristique, non téléologique, non totalisant :

« Malgré des contextes, des restrictions et des degrés de diffusion fort différents, il semble cohérent et justifié de traiter l'ensemble des phénomènes observés ici comme un seul et unique phénomène se diffusant de manière lente et inégale tant dans la structure même de la langue que dans l'espace sociolinguistique (aréal, social...). Tout indique que le lieu d'articulation à l'origine de ce phénomène est le lieu uvulaire bien que celui-ci soit intégré à un processus généralisé de lénition de /q/ dans tous les contextes syllabiques. Seuls les parlars périphériques de l'Altiplano semblent maintenir des occlusives sourdes et le voisement de /q/ est présent dans tous les diasystèmes à voisement contextuel. L'approche diasystémique proposée dans cette étude nous permet de mieux appréhender un phénomène ignoré ou mis de côté précisément à cause du désordre apparent du RD quechua bolivien méridional. Seule la prise en compte de contextes propres à la structure de la langue combinée à des considérations dialectologiques nous permet de donner une vue d'ensemble certes incomplète et provisoire mais cohérente de phénomènes en apparence aléatoires. Autrement dit, l'approche diasystémique nous permet de modéliser la diffusion lente et non téléologique d'un trait à travers différentes structurations diatopiques et diastratiques et s'étendant d'un lieu d'articulation à un autre malgré de fortes restrictions contextuelles. »

Là encore, le « désordre apparent du RD » n'est jamais qu'un épiphénomène, un écran de fumée qu'il faut se donner les moyens de traverser avec les outils d'analyse adéquats – qui relèvent tous, sous différentes formes, de la MD. On retrouve le même effort que dans les précédentes contributions pour élucider la complexité, et faire apparaître les ressorts de la *simplicité* profonde de tout diasystème, au-delà des turbulences de surface. Notons enfin que la théorie phonologique utilisée par A. Pierrard n'est autre qu'une mouture simplifiée de la Géométrie des Traits de Clements & Hume.



L'article de Michela Russo (Université de Lyon 3 & Université de Paris 8, UMR 7023) et de Tim Prémat (Université de Paris 8, UMR 7023), « voyelles finales et traits- $\phi$  à la rencontre des diasystèmes d'oïl, d'oc et du francoprovençal », intègre à son tour, dans un carrousel empirique et théorique kaléidoscopique, l'ensemble des approches précédentes, tout en respectant l'impératif éditorial de conférer la priorité aux données, plutôt qu'aux théories, qui ne devaient servir que de *moyen*, et non de *fin*, afin de (re)fonder la MD – une option quasiment subversive pour faire d'une pierre deux coups : poser un jalon à la fois empirique, par la diversité et la richesse des données, et théorique, par la synergie entre courants issus de la philologie, du structuralisme et du générativisme. L'article s'inscrit nettement dans la tradition générative : rappelons que les *traits- $\phi$*  ne sont autres que les traits sémantiques sous-jacents à l'expression (ou épellation, en surface), des marques de *personne*, *nombre*, *genre* et *cas* – selon le type de langue – encodés dans les noms et les pronoms. Ce sont des traits de *spécification*, qui viennent s'exprimer de manière variable sur les têtes lexicales, au grès des contraintes structurales actives dans le diasystème, comme *multiplicité* et *potentialité réalisationnelle* au sein d'un même système (ou domaine) linguistique.

De nouveau, comme de manière cyclique, ce sont des données (gallo)-romanes, donc de lecture plus aisée pour l'aimable public, qui sont mobilisées. Mieux encore, c'est à partir des données de ce monument de la dialectologie romane qu'est l'ALF, que se déploie cette enquête sur l'interprétation des traits typologiques des trois sous-domaines internes au gallo-roman que sont les diasystèmes d'oïl, d'oc et francoprovençal. On retrouvera donc dans cette contribution de facture géolinguistique « classique » (ou canonique) toutes les dimensions abordées précédemment : la taxinomie (les classes paradigmatiques, aussi bien du nom que du verbe, cette fois), la gamme cartographique, la sociophonétique distributionnelle (cf. Figures 4 et 6), les dynamiques métatypiques – d'autant plus limpides que ces trois sous-domaines sont envisagés comme autant de matrices typologiques, respectivement d'oïl, d'oc et FP, permettant d'indexer de manière univoque chaque phénomène décrit. Dans la partie finale de l'article, la notion de traits de spécification vient s'étoffer sur le plan théorique, aussi bien au bénéfice des données gallo-romanes, qu'indirectement, au bénéfice de celles présentées dans la plupart des articles précédents. Cette contribution fonctionne donc, comme l'article de Léonard & Perko, comme un relai théorique, ou un tremplin, permettant un double bond : vers ce qui précède, mais aussi vers ce qui va suivre, et pour la recherche future.

À ce titre, l'article de Bien Dobui (Université Paris 8 et Université Picardie Jules Verne), « Modélisation des traits laryngaux du diasystème chinantèque (oto-mangue central) », clôt ce numéro de *Verbum* en repositionnant la MD sur l'enjeu empirique majeur de son ambition en termes de dialectologie générale. Il met également les *traits structuraux*, et leur trans-

substantiation géolinguistique et sociolectale en *traits typologiques*, au cœur de la recherche. La langue analysée ici appartient à ce contingent nucléaire de notre démarche, que nous avons ventilée d'un bout à l'autre du numéro, afin d'en faciliter la lecture : ces langues non-indoeuropéennes, comme le svan, le same ou le quechua, aux catégories encore insuffisamment décrites et définies, peu ou mal documentées, à travers un thésaurus d'élaboration et d'accès difficile. La dimension d'*empirisme critique* (ne rien prendre des données pour argent comptant, chercher à en déconstruire la forme afin de mieux la reconstruire et de l'intégrer à une systémique cohérente et proche de la substance observable) est donc ici fondamentale : Bien Dobui, face aux données de seconde main rassemblées dans les années 1960 par Calvin Rensch, certes incontournables pour le chinantec, mais qui n'en restent pas moins exploratoires et incomplètes par la force des choses (accès au terrain difficile, et compréhension de la logique structurale de langues très différentes des langues indoeuropéennes ou du corpus canonique de langues du monde), doit démêler l'incidence de certains traits prosodiques, comme la « balisticité », pour élucider le fonctionnement d'une morphologie complexe et, disons-le tout net, insolite.

Or, il n'est rien de véritablement insolite dans les langues du monde – c'est là un des axiomes heuristiques, sinon vrais, de la linguistique générale, sans lequel la linguistique générale perdrait toute raison d'être. Dans cette langue, comme d'ailleurs dans toutes les langues de ce phylum méso-américain qu'est l'oto-mangue, l'interface morphologie / phonologie se fonde sur deux niveaux organisés en hologramme : d'une part des traits autosegmentaux de *constriction glottique* (voix craquée ou *creakiness* vs. voix soufflée ou *breathiness*, autrement dit *glottalisation* vs. *aspiration* pour le dire simplement) et de *nasalité*, et d'autre part, des traits suprasegmentaux de *ton* et de *balisticité* (qu'on pourrait qualifier, quoique de manière grossière, comme une forme d'accent intonant de type montant-descendant aspiré, ou pitch accent, qui a émergé dans diverses variétés dialectales, au sein d'un système tonal déjà complexe, mais sur un schème de base CVCV strict, sans coda).

Enfin, touche finale et point d'orgue sur l'ensemble de cette réflexion, dont l'article de Bien Dobui est un prisme épistémologique, se pose la question de savoir en quoi la MD n'est-elle autre chose qu'une intégration de la typologie linguistique et de la linguistique générale à la dialectologie, susceptible de conduire à une révision radicale de la manière de pratiquer la linguistique théorique et descriptive ? Car l'idée d'envisager une dialectologie des langues du monde, plus ou moins régulée (version forte) ou contrainte (version douce) par des principes universels, modulés par des paramètres, a de quoi faire exploser la machine bien huilée de la typologie des langues à grande échelle, qui ne se soucie guère de la variation interne aux types qu'elle décrit *a posteriori*, le plus souvent – nécessité oblige – sur la base de données de seconde main, et sans pouvoir s'allouer ne serait-ce

qu'une once de marge d'empirisme critique. Une telle dialectologie générale envisagée comme diasystémique générale aurait pour prémisse, comme dans le présent recueil de travaux, la *robustesse des structures taxinomiques*, qui fonde les séries de lexèmes et de morphèmes (y compris les prosodèmes, comme dans l'article de Bien Dobui), dans son articulation logique avec la  *finesse des contrastes* qui matérialisent le plan *réalisationnel*, dans toute sa diversité, géolinguistique et sociolinguistique.

À ce titre, les dynamiques autosegmentales d'alignement de traits observables dans le RD chinantec, et que Bien Dobui compare avec celles d'une autre langue du phylum otomangue, l'amuzgo, sur laquelle elle a réuni des données de première main, dont l'essentiel des mécanismes d'encodage de traits de spécification, sont riches en enseignement, et se situent dans la droite continuité de l'article précédent, de Russo et Prémat. Bel exemple de transversalité empirique, à partir d'une focale théorique, portant sur la nature et l'expression des traits- $\phi$ .

Une question que nous avons eu plaisir à revisiter ici – davantage comme une caverne d'Ali Baba pour la linguistique générale que comme une boîte de Pandore pour la dialectologie, en tant que science connexe, mais qui aurait vocation à partager l'Olympe typologique avec la linguistique générale – n'est autre que celle posée jadis par Uriel Weinreich : « une dialectologie structurale est-elle possible ? ».

Il semble bien, à lire les contributions réunies ici, que non seulement un tel projet est possible, mais qu'il détient les clés qui ouvrent les portes d'un horizon empirique dépassant de loin le corpus ordinaire des données disponibles pour la linguistique théorique et descriptive : l'horizon de la diversité interne à la diversité des langues. La diversité de la diversité, au seuil de la complexité empirique. Fort heureusement, la simplicité des principes et des paramètres sous-jacents à cette (hyper)diversité n'est en rien différente ni moins accessible que celle qui a permis l'étude et la caractérisation typologique des langues singulières, comme autant de monades.

Avec ce recueil sur la *Modélisation Diasystémique*, nous n'avons eu d'autre ambition que de fournir non pas une seule clé, mais tout un trousseau de clés ouvrant les portes vers cet horizon de recherches, tout en transcendant les vaines querelles entre *structuralisme* et *générativisme* – ces deux frères ennemis *scientifiquement* faits pour s'entendre, mais *politiquement* égarés dans un débat futile.

**RÉFÉRENCES**

- ALF = GILLIÉRON J., EDMONT E. (1902-1910). *Atlas linguistique de la France*. Paris : Honoré Champion.
- GRASSI C. & TELMON T. (1979). *Teoria del dialetto. Dialetto e spazio. Dialetto e tempo*. Turin: Giappichelli.
- GREENBERG J.H. (1957). *Essays in linguistics*. Chicago: The University of Chicago Press.
- GREENBERG J.H. (1966). Language universals, with particular reference to feature hierarchies. The Hague: Mouton.
- HASPELMATH M. (2003). The geometry of grammatical meaning: semantic maps and cross-linguistic comparison. In: M. Tomasello (ed.), *The new psychology of language*, vol. 2. Mahwah, NJ: Lawrence Erlbaum, 211-242.  
<http://email.eva.mpg.de/~haspelmt/2003sem.pdf>.
- HIENONEN H. (2010). The implicational semantic map for Veps indefinite pronoun. *Linguistica Uralica* XLVI/4, 281-292.
- KORTMANN B. (éd.) (2003). *Dialectology meets typology. Dialect grammar from a cross-linguistic perspective*. Berlin: Mouton de Gruyter.
- LÉONARD J.L. (2012). *Éléments de dialectologie générale*. Paris : Michel Houdiard.
- LÉONARD J.L. (2017). Reconstruire au-delà de la déconstruction. Requalifier les langues et réaménager la pensée critique. In : S. Berkaïne, M. Dahou,, A. Kismarck & F. Roche (éds), *Construction / déconstruction des identités linguistiques. Actes du colloque Jeunes Chercheurs*, Montpellier, Connaissances et Savoirs, collection Langues et Société, pp. 53-78.
- MASICA C.P. (1990). *Indo-Aryan Languages*. Cambridge: Cambridge University Press.
- RICHARD J. (1973). Richesse des imparfaits lorrains : Inventaire des temps du passé. in : *Les dialectes romans de France à la lumière des atlas régionaux (Strasbourg, 24-28 mai 1971)*. Paris : C.N.R.S., 437-57.
- WEINREICH U. (1954). Is a structural dialectology possible? *Word* 10/2-3, 388-400.